Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 81 (1954)
Heft: 3

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre : on ne verra plus...
Autor: Landry, C.-F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-228887

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DÉCOUVRIR CE QUI EST NOTRE

On ne verra plus...

par C.-F. Landry

Voici un écrit hors de saison. Mais peut-être les temps contraires nous ont-ils été donnés justement pour que nous en prenions prétexte à nous souvenir des jours heureux.

J'ai regretté, dans ce même journal, la disparition du petit berger. D'autres êtres encore vont s'effacer de nos douces habitudes. Les politiques feront des conférences : motorisation ou non-motorisation des campagnes ; cela plaît, sur l'affiche, et il semble qu'on en saura plus long après qu'avant. Tout ce qui est discours offre ce ronflant facile qui, dans les cantines, aide à digérer les lourds dîners.

Mais la poésie est chose légère, et flotte dans les horizons campagnards comme ces longs cheveux de la Vierge, comme ces fumées de feux de feuilles, si tendrement bleues qu'elles se confondent avec le ciel pâli et avec l'inquiétant violet des ombres, dans les lisières de forêts.

Nous verrons donc de moins en moins, dans les étés qui vont venir, ces quelques hommes en échelons, qui dessinaient dans les vastes herbages ces lignes infléchies qui survivent aux andins.

Et tous, de moment en moment, relevant le buste, tournant la faulx, allaient chercher sur la fesse la pierre grise quand elle est sèche et noire où elle trempe. Tous aiguisaient — leurs deux mains basculant à contre-rythme — et cela faisait dans l'air d'été qui porte si loin le chant de la fauvette ou le roulement du grillon, une sorte de musique métallique douce au cœur, comme des cloches prolétaires.

Car, hors du maître, c'étaient de pauvres gens qui s'en venaient, la faulx fermée comme un parapluie, et qui s'en iraient plus loin. On les aimait sans les aimer. Je me souviens d'une grand-tante qui murmurait, chaque jour que Dieu fait, durant les fenaisons : c'est que ces hommes sans feu ni lieu n'avaient aucun respect des lits, et s'y reposaient sans même retirer leurs gros souliers verdis.

On ne verra plus, ou de moins en moins, ces femmes qui arrivaient comme pour couronner la matinée, et qui, grand chapeau, grand râteau de bois, avaient des gestes cadencés, commençant par épandre l'herbe à la légère, qu'elles auraient à reprendre à la fin de l'après-midi, devenue foin tout neuf, foin délicieux, fine fleur.

On ne verra plus ces groupes sous le pommier, cette assemblée provisoire à côté du panier, à côté du « boire », et qui semblait rendre la justice, et juger tranquillement des mérites d'un vent léger.

Je dois avouer que j'aime énormément ces machines nouvelles, ces grandes araignées tombées de la planète Mars, et que cette promenade d'un homme assis sur le siège de métal, pendant que le bruit mécanique dévide son cliquettement, me paraît aussi charmant que les anciens temps. Mais c'est une autre ère qui s'est ouverte. Désormais les grands prés fondent, à chaque nouveau tour de l'attelage. Il semble qu'il y ait là comme une envoûte, comme une sorcellerie. Ça finit au milieu, et autrefois ça finissait au bout.

Mais la machine à râteler, elle, n'aura jamais le charme des femmes à grands chapeaux. Peut-être faudrait-il, dans ces prochaines années, étudier les machines de l'été, avec un parasol. Non que le paysan ne sache supporter le gros soleil : mais pour le joli.

On doit aussi pouvoir faire des choses « pour le joli ».